



Enjeux de l'Étude du EEChO Christianisme des Origines

LA RÉANIMATION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏN OU L'ÉVÉNEMENT DE LA MISÉRICORDE DEVENU PAROLE

(Luc 7, 11-17)

LA PAROLE DU SALUT

Le retour à la *Peshitta* réserve bien des surprises aux amoureux de la Parole de Dieu. Il ne s'agit pas seulement de relever les innombrables erreurs et incertitudes de traduction des multiples manuscrits grecs, et ainsi de rétablir le texte original des *Évangiles*, enfin libéré des paradoxes qui ont tant pesé sur l'intelligence de la parole du Seigneur et des Apôtres, et qu'on a cherché à justifier au prix de maintes acrobaties théologiques et pseudo-ethnologiques. Il ne s'agit pas seulement non plus de découvrir pour la première fois la beauté poétique du chef-d'œuvre littéraire qu'est la Bonne Nouvelle du Verbe incarné, désormais ressuscitée de la poussière d'un horrible grec ou latin que personne n'a jamais parlé, telle qu'elle est ornée d'assonances savoureuses, pleine de jeux de mots à plusieurs degrés, scandée par une rythmique à couper le souffle, et tissée artistiquement comme de la dentelle sur le plan thématique. Tous ces trésors justifieraient à eux seuls un nouveau départ définitif de l'exégèse scripturaire à partir de la *Peshitta*, pour une révision salutaire des lectionnaires de nos célébrations de la Parole, et pour une profonde renaissance de la théologie tant biblique que dogmatique (sinon fondamentale).

Mais ce n'est pas tout. Ceci se cantonne encore dans le domaine de la *connaissance scientifique*, qui a pour support privilégié l'*écrit* et pour ambiance ordinaire la *solitude* de la réflexion. Ce que la *Peshitta* offre en outre, c'est beaucoup plus, bien qu'elle n'en soit que le lointain vestige archéologique : le mystère de la *Parole vive*, encore toute vibrante de son énonciation comme *annonce de salut*. La Parole que porte en effet avec elle la *Peshitta* échappe par principe à toute forme de réduction intellectualiste dont a dû tant souffrir la Parole de Dieu. Elle n'a pas été

seulement composée pour être comprise, et une fois comprise pour être abandonnée comme le simple véhicule d'une autre chose, qu'il faudrait rejoindre par ailleurs. Elle se présente comme étant *elle-même* la Parole du salut : elle est la Bonne Nouvelle, la proclamation historique exacte du mystère de Dieu à l'adresse du genre humain. Ce qui ne va pas sans de grandes conséquences, non seulement quant au contenu, mais par dessus tout quant à la forme de son énonciation. Comme cela est explicitement exprimé par S. Paul, la Parole de Dieu ne saurait faire l'impasse sur la nécessité de l'apôtre, c'est-à-dire de qui porte sur soi-même l'acte d'adresser aux hommes le message de leur salut. Quelle que soit la complexité de la problématique de la foi à l'époque contemporaine, on ne peut nier que le vide des séminaires et ce qu'on a appelé la crise d'identité du ministère n'ait quelque chose à voir avec la systématique réduction de la Parole de Dieu au *savoir*. A l'époque apostolique, outre la parfaite connaissance du mystère de Dieu, ce qui est requis pour énoncer la Parole du salut, c'est encore de l'avoir totalement assimilée en soi, au point de ne faire qu'un avec Elle. C'est en effet uniquement moyennant la personne humaine que la Parole est une *adresse*. On a de cesse de nous rabâcher que le mystère primordial de notre salut réside dans l'Incarnation, et on continue à faire de la théologie avec une souveraine ignorance du corps (pour ne pas parler de mépris). Entre la théorie et la pratique, le fossé est pour le moins abyssal. Que l'on songe à la dernière réforme liturgique en Occident, qui n'a consisté qu'à éliminer tous les supports sensibles de la manifestation de la splendeur divine, et qui pour avoir inconsidérément adopté un art minimaliste n'a introduit dans les églises que le grand vide de l'athéisme moderne. A l'époque apostolique, tout ceci est impossible : la Parole est nécessairement médiatisée par un Apôtre, homme de chair et du monde visible, qui en vertu même de sa personne concrète réalise non seulement le mystère de la science, mais encore celui de la communication de la grâce dans la communion ; il est lui-même Parole incarnée et portée aux hommes pour les introduire dans la relation personnelle avec Dieu.

Ainsi en est-il de la *Peshitta*. La Parole de Dieu est sans aucun doute une forme éminente du grand mystère de l'Incarnation. Encore faut-il ne pas l'avoir réduite à des concepts, ni à un livre, ni à une langue, ni même à du « sens ». La Parole de Dieu n'est effectivement elle-même que lorsqu'elle se fait *homme*. Et cela non seulement au sens éthique, comme s'il s'agissait uniquement de la mettre en pratique, ou encore en un sens spirituel, en sorte de se laisser transformer au point de devenir corps et esprit cette Parole. Certes ; mais la Parole, considérée ainsi, reste extrinsèque au mystère de la personne et demeure une chose close en elle-même. La Parole de Dieu réalise pleinement à sa façon le grand mystère de l'Incarnation que lorsqu'un apôtre en exécute l'énonciation comme adresse de salut à d'autres hommes, et que soit rendu évident dans la relation humaine le salut ainsi proclamé. Aussi, dans la *Peshitta*, la Parole n'est-elle pas seulement un récit ou un enseignement ; elle est tout cela et, en même temps, elle est *événement* de salut au présent, tel qu'il ne peut être perçu que dans l'avènement de son énonciation. Cela implique qu'Elle ne peut être simplement lue, mais nécessairement Elle doit être aussi « jouée », de telle sorte que se dégagent toutes les potentialités salvifiques de sa proclamation. Qui seul a « pratiqué » effectivement la *Peshitta*, selon les deux arts fondamentaux de la mémorisation et de la récitation, sait combien elle est en vérité Parole de salut, douée d'un merveilleux pouvoir de *catharsis* et de mise en présence unique avec le Verbe incarné Lui-même.

LA MISÉRICORDE COMMUNIQUÉE PAR LA PAROLE

Le Collier de la miséricorde appartient indubitablement au *corpus* de la *Peshitta*, à titre de partie intégrante de l'*Évangile* écrit par Luc, et participe intrinsèquement au vaste effort apostolique d'apporter aux hommes avec la plus grande exactitude possible le mystère du Verbe devenu chair. Il répond absolument aux exigences de la mémorisation, de la récitation et de la ruminantion, sans lesquelles ne saurait s'incarner en profondeur la Parole de Dieu. Aussi tout le contenu didactique et cathartique du collier est-il suspendu à l'exercice concret de son intégration personnelle et de sa proclamation communautaire. A ce titre, le collier ne *traite* pas seulement de la miséricorde, il est *lui-même* miséricorde de Dieu à l'adresse du genre humain. Le collier ne se veut pas un simple véhicule extérieur à son contenu salvifique ; il se veut un baume puissant sur le cœur de l'homme, capable de le guérir du péché et de la culpabilité, et de lui faire rencontrer effectivement dans sa récitation le Dieu Sauveur.

C'est pourquoi la première perle du collier constitue un exceptionnel exemple de *performance* de la Parole comme annonce de salut. Dans la mesure où elle est la première perle, elle donne le ton pour l'ensemble du collier : elle affirme que la miséricorde de Dieu est advenue de façon définitive, et que son annonce est suffisante par elle-même pour y avoir accès. L'annonce de la miséricorde et de son avènement est déjà miséricorde annoncée et advenue auprès des auditeurs. Mais justement, à titre de première perle, elle ne réalise pas seulement la Bonne Nouvelle de la miséricorde pour l'ensemble du collier comme les autres perles, elle thématise expressément l'avènement de la miséricorde *dans* la Parole et *par* Elle. Cette thématisation se fait à deux niveaux qui sont constitutifs de la Parole vive : le récit et l'adresse, appartenant ensemble à l'annonce de salut.

Du point de vue du contenu, en effet, la première perle enferme le récit d'un événement éminemment salvifique, qui outrepassa en puissance tous les enseignements ultérieurs du collier, et qui n'a d'autre pendant que les ultimes paroles du Christ sur la croix à l'adresse du bon larron (la dernière perle, en vertu d'une symétrie architectonique étudiée). Le récit ne contient d'ailleurs aucune leçon didactique ; il est pure contemplation de la force de salut du Verbe incarné, et par conséquent invitation à la pure foi dans la miséricorde de Dieu. De fait, le récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* est intentionnellement paroxystique : l'impossible devient possible, et la miséricorde ne connaît point de limite ; tel est l'unique enseignement de l'événement. La miséricorde divine ne se présente pas seulement sous le jour de la toute-puissance, mais encore sous celui de la pure gratuité : les thèmes du péché, de la faute, de la culpabilité, de la conversion, de la pénitence et de la réparation sont totalement absents. La miséricorde s'abat comme la foudre sur la misère humaine qui ne l'attend même pas (ou plus), et en vertu de sa prévenance la justifie à tout prix. La figure de l'enfance est clairement significative de la part d'innocence que la miséricorde reconnaît fondamentalement à l'homme dans le drame du péché. La responsabilité et la solidarité métaphysique de l'homme à l'histoire du mal ne comptent plus au vue de l'ampleur de ses conséquences désastreuses et du mystère de la tentation. La précession de la miséricorde est son unique titre de créance, et ainsi la Parole n'annonce qu'elle-même en exigeant un accueil inconditionné. Dès lors, le récitatif se fait événement, l'annonce gage de

garantie de la volonté bienveillante de Dieu, de sa miséricorde infinie quelle que soit la raison de la misère humaine.

C'est donc au niveau de son énonciation que le récitatif trouve sa plénitude de signification. N'étant pas de facture didactique, les éléments anecdotiques du récit sont secondaires par rapport aux effets relationnels de sa proclamation. L'essentiel du poids intentionnel du récitatif repose en conséquence dans sa forme à titre de Bonne Nouvelle proclamée aux hommes. Pourtant, à première vue, la première perle du collier ne présente aucune spécificité formelle : les assonances sont rares, le rythme est plutôt ordinaire (pour l'araméen), les images sont peu évocatrices, la langue est très correcte, mais sans recherche poétique particulière (comme c'est le cas du reste pour l'ensemble de l'*Évangile* araméen de Luc). Ici, il convient de ne pas se laisser égarer par des présupposés intellectualistes appartenant au monde de l'écrit. Dans la *Peshitta*, il n'y a pas de poésie au sens de notre littérature ; et lorsque celle-ci est absente, cela ne signifie pas qu'elle n'est pas *poétique*, c'est-à-dire qu'elle ne cherche pas à produire un effet sur l'auditeur au-delà du simple langage et du simple récit. L'effet recherché n'est jamais superfétatoire (de l'ordre de l'accessoire) : il appartient intrinsèquement à l'intention cathartique et salvifique de la Parole à l'adresse du disciple, qui devra peu à peu en découvrir les potentialités dans sa propre personne au fur et à mesure de sa ruminantion. Mais il ne faut pas non plus appelé *symbolique* ce deuxième sens qui se dégage de la première lecture par l'effet de la méditation, par une autre réduction au savoir du poétique. En réalité, il ne s'agit pas de symbole (un autre sens référé au premier), mais d'*accomplissement* personnel de la Parole de Dieu, conformément à sa signification originelle d'événement de salut. Une fois clarifiée la modalité poétique du récitatif, il apparaît alors avec évidence que la première perle du collier de la miséricorde est hautement élaborée, pour peu que l'on veuille bien « jouer » l'acte de son énonciation. Il ne s'agit pas donc de sentiments ni même de beauté esthétique, mais d'une *incarnation* comme événement du contenu historique du récitatif. Le récitatif comme annonce réalise concrètement dans l'auditoire le message salvifique contenu dans le récit.

Inévitablement, ce qui ne fait qu'un dans la Parole vive, ne saurait manquer d'être séparé par l'analyse dans un commentaire comme celui-ci. Aussi, pour tâcher de rendre justice au mystère de la Parole comme Bonne Nouvelle sans nuire néanmoins à la clarté de l'exposé, présenterons-nous la perle de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* sous la forme d'un double parcours, correspondant aux deux axes fondamentaux de la Parole de salut comme récit et annonce. En un premier temps, nous montrerons comment, au sein même du récit, la perle thématise l'événement de la miséricorde dans la Parole ; et dans un second temps, comment sa proclamation constitue une profession de foi théologique de l'avènement de la miséricorde moyennant la Parole.

LA MISÉRICORDE COMME ÉVÉNEMENT DE LA PAROLE

Le récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* est extrêmement simple et direct et, comme nous l'avons dit, ne contient pas de message didactique outre celui qui se déduit immédiatement de l'événement : Jésus accompagné de ses disciples, passant (par hasard) près d'un village nommé Naïn, rencontre un convoi mortuaire aux portes de la ville composé de ses habitants ; ému par la tristesse de la

veuve ayant perdu son fils unique, la console, s'approche de la civière et, ayant rappelé le garçon à la vie, le rend à sa mère ; ce qui ne va pas sans provoquer l'admiration des foules qui divulguent aussitôt la nouvelle dans la région. Le message de miséricorde est évident : le Seigneur en Jésus compatit à la misère humaine ; Il ne demeure pas indifférent aux conséquences tragiques de la mort, ni même à la souffrance de la séparation ni encore à celle de l'absence de prospective dans la vie terrestre ; le Seigneur Lui-même éprouve l'avènement de la mort comme un scandale qui rentre en contradiction fondamentale avec la nature humaine, avec tout ce qu'elle comporte de relations affectives interpersonnelles et d'espérance dynamique ; Il ne cherche pas à couvrir le drame par de belles raisons, mais Il déploie sa toute-puissance pour rétablir l'ordre normal des choses : les liens pérennes d'amour existant entre les personnes et l'élan créatif de la vie. Dans ce récit, la miséricorde divine est référée uniquement au mystère de la mort, en passant sous silence l'autre mystère qui lui est lié, et qui fera l'objet de tout le collier, celui du péché. C'est que le récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* constitue l'*ouverture* du Collier de la miséricorde : il annonce absolument la toute-puissance et la gratuité de la miséricorde divine, indépendamment du drame postérieure du péché, comme restauration du mystère primordiale de l'Amour divin, dont tout procède originellement. La miséricorde s'annonce elle-même comme étant avant tout la continuation indéfectible de l'amour éternel de Dieu pour ses créatures : comme Il les a faites surgir du néant à l'être, Il ne cesse de les faire resurgir de la mort à la vie, en vertu même de son projet initial de les rendre participantes de Son existence. Aussi le Collier de la miséricorde prend-il intentionnellement son point de départ dans un contexte se référant à l'état antérieur à la chute de la nature humaine: l'enfance renvoie l'action miséricordieuse de Jésus à l'innocence de la Création, jusqu'où elle plonge effectivement ses racines.

L'ouverture du Collier constitue donc à elle seule une déclaration théologique importante sur la nature de la miséricorde : elle restaure et prolonge l'événement fondamental de la Création, lorsque chaque chose surgissait directement de la Parole de Dieu. Aussi la miséricorde est-elle intrinsèquement liée au mystère de la Parole divine, comme source originaire de la vie dans le cosmos et en l'homme. Que cela soit le fils conducteur théologique de la composition du récitatif de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* relève presque de l'évidence. En effet, derrière le sens immédiat du récit comme histoire factuelle, se dégage une structuration progressive des faits qui met particulièrement en relief le rôle de la Parole dans l'enchaînement des événements. De fait, la Parole est au commencement comme à la fin du récit, à titre de pivot de l'avènement historique de la miséricorde divine au milieu du genre humain.

Ainsi, au début du récit, la scène de la rencontre avec le convoi mortuaire est toute empreinte du silence que la mort a imposé aux hommes. C'est par le simple regard que l'ensemble des informations concernant le contexte du décès semble être parvenu à la connaissance du Seigneur. Le drame de la mort a englouti définitivement la possibilité du dialogue entre les hommes, qui désormais ne peuvent plus exprimer leur solidarité que par une marche commune silencieuse vers le lieu du tombeau, où il sera nécessaire de tout oublier afin de reprendre le cours de la vie. Du point de vue formel, le texte araméen ne présente d'assonances et de balancement rythmique que sur le segment décrivant le convoi à la sortie de la ville et la tristesse de la mère ; c'est évidemment le moment de plus haute acuité dramatique : les

comme pour justifier le caractère impératif de la présence de Jésus à l'encontre du convoi : *καὶ προσελθὼν ἤψατο τῆς σοροῦ οἱ δὲ βαστάζοντες ἔστησαν, et accessit et tetigit loculum, hi autem qui portabant steterunt*. Rien d'une telle nécessité en araméen (le verbe **ܘܢܝܢ** signifie d'abord *approcher* avant de prendre éventuellement le sens de *toucher*) ; pour ce que l'enjeu du salut réside dans la Parole, sur laquelle repose toute l'espérance de la miséricorde. Ainsi c'est par *interpellation* du jeune homme (comme Lazare) que Jésus « rappelle » le garçon à la vie, et par *ordre verbal* qu'il l'enjoint de répondre à l'appel qu'il lui adresse.

ܘܢܝܢ ܠܗܘܢܗܘܢ . ܘܢܝܢ .	ܘܢܝܢ ܠܗܘܢܗܘܢ ܘܢܝܢ ܠܗܘܢܗܘܢ . ܘܢܝܢ ܠܗܘܢܗܘܢ .
ܘܢܝܢܗܘܢ . ܘܢܝܢܗܘܢ .	ܘܢܝܢܗܘܢ ܠܗܘܢܗܘܢ . ܘܢܝܢܗܘܢ ܠܗܘܢܗܘܢ .
<i>Et Il vint, Et ceux, qui le portaient,</i>	<i>s'approcha de la civière. s'arrêtèrent.</i>
<i>Et Il dit : À toi je dis :</i>	<i>« Jeune homme ! Lève-toi ! »</i>

L'effet ne se fait guère attendre : aussitôt, le garçon se dresse en position assise (position du docteur enseignant) et se met à *parler*.

ܘܢܝܢܗܘܢ ܠܗܘܢܗܘܢ .	ܘܢܝܢܗܘܢ ܠܗܘܢܗܘܢ ܘܢܝܢܗܘܢ ܠܗܘܢܗܘܢ . ¹⁵
<i>Et s'assit ce défunt-là</i>	<i>et commença à parler.</i>

L'étonnement ne manque pas d'être souligné par la construction de la phrase araméenne : celui qui était *tenu* pour mort, voilà qu'il *répond* proprement dit à l'interpellation de Jésus ; témoignage lumineux sur la puissance de Jésus sur l'Aut-delà, et sur la pérennité de la personnalité après la mort ainsi que des liens humains. Une fois donc devenu prophète et docteur du grand mystère de la vie, Jésus peut le rendre à sa mère dans la vérité rétablie sur l'Amour indéfectible de Dieu à l'égard des hommes.

La leçon, bien entendu, ne saurait être réservée au noyau familial du jeune homme réanimé. Une crainte sacrée s'abat sur la foule qui devient participante de l'éclosion de la Parole avec le retour de la vie : à la déploration succède immédiatement la louange envers Dieu. Mais surtout celle-ci professe sur Jésus la vérité profonde sur le fondement duquel procède sa thaumaturgie : il est *prophète*, en qui Dieu visite son peuple. Le terme « prophète » est sans doute ordinaire en araméen pour désigner toute personne charismatique ; néanmoins, il répond à une interprétation théologique du charisme, qui subordonne le geste miraculeux au

message de vérité manifesté par Dieu moyennant le miracle. Ainsi l'événement miraculeux est une *visitation* des hommes par Dieu, dont on mesure l'importance historique pour tout le genre humain à la grandeur de l'action thaumaturgique de son ministre. Jésus est compté pour « un grand prophète qui s'est levé parmi » eux, pour ce que la réanimation du fils de la veuve de Naïn engage toute la communauté locale et humaine dans une restauration du projet initial de la Création à la faveur de la miséricorde divine révélée en Jésus.

<p>16 ܕܟܘܢܘܢܐ ܕܝܫܘܥ ܕܟܘܢܘܢܐ ܕܝܫܘܥ ܕܟܘܢܘܢܐ ܕܝܫܘܥ</p>	<p>ܕܟܘܢܘܢܐ ܕܝܫܘܥ ܕܟܘܢܘܢܐ ܕܝܫܘܥ ܕܟܘܢܘܢܐ ܕܝܫܘܥ</p>
<p><i>Et la crainte s'empara</i></p>	<p><i>de tout le monde.</i></p>
<p><i>Et ils louaient Dieu,</i></p>	<p><i>et disaient :</i></p>
<p>«Qu'un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple ! »</p>	

L'accomplissement définitif de l'acte de miséricorde divine réalisée par Jésus est rejoint lorsque la Parole se répand comme une trainée de poudre à toute la région, à ses environs, et jusqu'aux confins (bien sûr) du monde. Il ne s'agit pas seulement de l'échappée d'une simple rumeur (*et exiit hic sermo*), mais de la communication du Verbe (ὁ λόγος) de vérité à tous les hommes, qui sort du mystère ineffable de Dieu grâce à Jésus, pour parcourir toute la Terre en en continuant et renouvelant l'acte de Création, moyennant le peuple de Dieu devenu bénéficiaire et messager de Sa miséricorde.

<p>17 ܕܝܫܘܥ ܕܝܫܘܥ ܕܝܫܘܥ ܕܝܫܘܥ</p>	<p>ܕܝܫܘܥ ܕܝܫܘܥ ܕܝܫܘܥ ܕܝܫܘܥ</p>
<p><i>Et s'échappa à son sujet cette parole,</i></p>	<p><i>dans toute la Judée.</i></p>
<p><i>Et en tout lieu</i></p>	<p><i>des alentours.</i></p>

Dès lors le récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* est parvenu à son maximum d'intensité narrative : l'événement déborde de lui-même, et ne saurait plus être contenu dans les strictes limites de l'histoire ; l'événement est devenu Parole, révélant à la fin ce qu'était sa réalité première, à savoir, d'être un événement de la Parole. L'important n'est plus seulement que soit advenu un miracle inouï, mais qu'à son occasion soit retrouvée une espérance qui semblait définitivement perdue. Désormais, l'événement thaumaturgique se fait annonce de salut à l'adresse des hommes, continuant auprès des auditeurs moyennant la Parole l'effet salvifique du don renouvelé de la vie dans la miséricorde indéfectible du Seigneur démontrée par Jésus. A ce point d'arrivée de la Bonne Nouvelle, le parcours narratif du récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* se renverse : l'énonciation du récit ne

procède plus de l'anecdotique à la leçon didactique, mais de la Parole salvifique à sa réalisation actuelle dans l'histoire des auditeurs. L'énonciation se transforme en une proclamation au présent du mystère fondamental de l'Incarnation du Verbe, par lequel le don de la miséricorde atteint tous les hommes.

LA PAROLE COMME AVÈNEMENT DE LA MISÉRICORDE

Ce second parcours de l'énonciation n'est second qu'au regard de l'analyse réflexive, qui ne saurait exposer ensemble la cause et l'effet sans les séparer dans le temps et les ordonner successivement dans le raisonnement. Toutefois, pource que la cause finale doit tenir la primauté sur la cause efficiente, il ne fait pas de doute qu'au niveau de la Parole *vive* l'effet recherché sur les auditeurs ne doive être tenu pour premier sur le simple contenu objectif de l'énonciation. A ce titre, l'intention relationnelle de la proclamation du récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* fait partie intégrante de la narration objective du miracle, bien que ce soit seulement dans la succession du temps que devienne perceptible l'effet provoqué comme il est contenu implicitement dans sa cause. Et puisqu'il s'agit d'un effet de la Parole, on ne peut faire l'impasse sur le récitant et sur sa juste capacité d'auditeur de la Parole pour rendre tout le contenu implicite du récit : encore une fois, les *Évangiles* ne sauraient simplement être lus à froid, mais doivent être proclamés à chaud pour être transmis tels qu'ils sont vraiment. L'interponctuation, telle qu'elle est consignée dans la *Peshitta*, est un vestige précieux de l'accentuation de la Parole vive par les Apôtres eux-mêmes, comme elle a pu être conservée oralement dans les Églises d'Orient, et malgré la distance des siècles nous donne des indices utiles sur l'effet recherché, quels que déroutants puissent-ils parfois nous apparaître. Ainsi, une fois parvenus au profond contenu théologique du récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* comme narration de l'avènement salvifique de la Parole, nous faut-il nous arrêter sur quelques particularités de sa proclamation à vive voix, pour en recueillir enfin toute la richesse didactique.

Ainsi, qui récite ou entend la récitation de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* en araméen ne peut rester indifférent à un jeu de mot qui traverse tout le récitatif, et qui donne immédiatement une double signification à sa proclamation ecclésiale, en sorte de rendre d'autres éléments du récit signifiants au-delà de la narration historique. Le jeu de mot central, intraduisible totalement ou presque en d'autres langues, porte sur un unique verbe qui selon les contextes doit être traduit différemment bien qu'il demeure le même quant à sa forme phonétique. Or, justement, ce verbe constitue le centre de la Bonne Nouvelle chrétienne ; il est évident, du point de vue de la Parole comme annonce, que ce jeu de mot n'est en rien anodin, mais qu'il constitue plutôt la pointe didactique ultime du récitatif, pointe qui ne peut être accueillie qu'au niveau de la proclamation vive et qui en thématise intentionnellement le mystère théologique.

De fait, il s'agit du verbe *qam*, qui possède comme signification la plus large qui soit celle de *se tenir debout*. Ce verbe apparaît à trois reprises dans le récit, et à chaque fois à un moment décisif de ce court récitatif, et nécessairement se trouve traduit chaque fois de manières diverses :

lorsque Jésus s'approche de la civière, ceux qui portent le défunt *s'arrêtent* (*qam*, ἕστησαν, *steterunt*) ;

lorsque Jésus interpelle le jeune homme défunt, il lui dit : *lève-toi !* (*qum*, ἐγέρθητι, *surge*) ;

lorsque les foules acclament Jésus, elles reconnaissent qu'au milieu d'elles un grand prophète *s'est levé* (*qam*, ἐγήγερται, *surrexit*).

La répétition intensive durant la proclamation à vive voix de ces phrases induit immédiatement dans l'esprit de l'auditeur araméen un déplacement inévitable du sens, qui est bien sûr recherché par l'auteur du récitatif : à savoir, qu'à chaque fois résonne en même temps à ses oreilles la joyeuse annonce du matin de Pâque : *qam leh Maria!* Le Seigneur s'est relevé (est ressuscité) ! La fin d'un tel déplacement de sens est tout d'abord d'impliquer une lecture théologique particulière de l'événement thaumaturgique de la réanimation du jeune homme, en établissant un lien causal direct entre la Résurrection du Seigneur proclamée comme événement historique avéré et le miracle de Naïn comme signe de l'empire du Seigneur sur la mort : Jésus, ministre de la miséricorde divine, redonne vie par sa toute-puissance au défunt, à sa mère, aux brancardiers et au peuple, ainsi qu'à tous ceux qui l'accueillent, comme Lui-même a pu ressuscité. Mais surtout l'effet ultime recherché est la participation personnelle de l'auditeur du récitatif au mystère fondamental de la foi : la résurrection de l'espérance occasionnée par le miracle de Jésus, – gage de la miséricorde indéfectible de Dieu à l'égard des hommes –, est en vérité une intégration des auditeurs à la Résurrection même du Verbe incarné d'entre les morts. Moyennant l'écoute et la foi, la Parole qui s'est fait événement est encore le principe mystique de son avènement en chacun des auditeurs, comme don renouvelé de la vie et assimilation au Verbe incarné Sauveur.

Cela est admirablement exprimé en vertu d'un jeu de mots qui non seulement relève spécifiquement du génie de la langue araméenne, mais encore appartient exclusivement au registre d'annonce du récitatif, et qui pour cette raison n'est perceptible qu'à la faveur de sa proclamation à vive voix par un récitant qui a lui-même parfaitement intégré la Parole de salut. En effet, la phrase conclusive du récitatif prononcée par le peuple peut être entendue en deux sens, selon le registre de son énonciation :

<p>ܩܡܢܐ ܠܗܡܪܝܐ . ܩܡܢܐ ܕܩܡܢܐ ܕܠܚܝܗܐ .</p>	<p>ܩܡܢܐ ܕܩܡܢܐ ܕܠܗܡܪܝܐ . ܩܡܢܐ ܕܩܡܢܐ ܕܠܗܡܪܝܐ .</p>
--	--

à titre de simple narration historique, elle se traduit comme suit :

<p><i>Et ils louaient Dieu,</i> <i>«Qu'un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple ! »</i></p>	<p><i>et disaient :</i></p>
---	-----------------------------

mais à titre d'annonce de salut, pourvu que le récitant accompagne les paroles de certains gestes (par exemple, de la main sur la poitrine) et d'une intonation particulière de certains mots, grâce à la polysémie des termes araméens, elle peut être comprise comme suit :

*Et ils louaient Dieu, et disaient :
«Que le Prophète Maître est ressuscité en nous, et Dieu a constitué son peuple ! »*

Voilà enfin la leçon théologique ultime du récitatif : l'écoute du récit de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* est participation au mystère fondamental de la foi, soit, à l'union du Verbe à tout le genre humain par son Incarnation, en sorte de lui faire bénéficier par sa Parole de sa victoire sur la mort ! La récitation et l'audition croyantes du récitatif réalisent la constitution du peuple de Dieu comme corps mystique du Seigneur ressuscité, l'Église, à qui de fait vient confiée la charge d'annoncer à tout le genre humain la Parole du salut. La Parole s'étend du Christ Lui-même au récit apostolique qui en est fait, en commençant par la Judée et en s'irradiant à partir d'Israël, pour rassembler l'unique peuple de Dieu :

17
 אַ יִפְצֵה חַלְמָא דְּיִלְבָּאָא קְטָא . חַלְמָא בְּמֵאָה .
 אַ חַלְמָא קְטָא .

*Et s'échappa à son sujet cette Parole, dans toute la Judée.
Et en tout lieu à l'entour d'eux.*

Lorsque le récitatif de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* est reçu selon cette clef d'écoute, bien d'autres éléments anecdotiques se chargent d'une signification théologique qui dépasse le simple registre narratif.

Par exemple, le terme *jeune homme* (חַלְמָא, 'laima), par lequel Jésus interpelle impérativement le défunt. Ce terme est des plus banals en araméen pour désigner un adolescent ; il n'est pas signifiant en lui-même. Mais son emphase rythmique durant la récitation, due à l'intonation de l'interpellation, l'est évidemment à un auditoire de tradition juive rassemblé en Église pour célébrer la Parole de salut. Il est en effet en affinité phonétique directe avec le terme עֲלִימָה (en hébreu, 'alma) ou עוֹלִימָא (en araméen targumique, 'olaimta) – la *jeune femme - vierge* annoncée par Isaïe (7, 14) – qui peut être tenu pour un hapax dans l'Ancien Testament, et qui résonne immédiatement aux oreilles de qui est formé depuis son enfance à la mémorisation dans l'attente du Messie ; elle est annoncée comme mère de l'Emmanuel, Dieu-avec-nous, qui ne va pas sans être rappelé durant le récitatif dans l'expression « Dieu a visité/constitué son peuple » ('ameh [« son peuple » ou bien « avec lui »] prononcé intensivement en fin de phrase, en redondance avec les fins de sections 'amah [« avec elle »] et emeh [« son fils »] ; la racine 'am(m) signifiant en hébreu et en araméen *avec* ou *peuple*). L'ensemble de ces déplacements de sens induit sans cesse l'auditoire à interpréter le récitatif de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* en relation au grand mystère de l'Incarnation et de sa participation mystique dans l'Église rassemblée par la Parole.

Ce ne serait pas non plus rendre justice aux résonances du récitatif déclamé en assemblée chrétienne, que de ne pas être sensible à la figure mariale de la *mère veuve* ayant perdu son *fils unique* : l'accentuation rythmique n'est pas seulement au service d'une sympathie émotive avec le drame de la mort, prélude nécessaire à l'accueil de la

Bonne Nouvelle du salut, mais encore d'une identification mystique dans le corps de l'Église à la Mère de Dieu, la toute-consacrée, prémices de la Résurrection dans le Verbe Sauveur (en vertu de la polysémie susdite, 'amah en : « Et une foule nombreuse des fils de la ville était *avec elle* », devenant : « Et une foule nombreuse des fils de la ville était *son peuple* »).

Ainsi le récitatif de *La réanimation du fils de la veuve de Naïn* ne se réduit pas à un simple enseignement théologique, quel que profond qu'il puisse-t-être ; mais il en est encore la *pratique* concrète dans l'acte même de son énonciation : la vive voix du récitant ne présente pas tout fait un résultat de l'intelligence, mais suscite chez l'auditeur une réponse de foi par sa propre participation à l'élaboration récitative du sens salvifique de la Parole. La proclamation et l'écoute se transforment alors en une adresse personnelle de salut, qui réalise l'Incarnation du Verbe dans l'auditoire moyennant l'Apôtre-récitant, gage personnel de l'agrégation au corps mystique de l'Église et de la communication entre les hommes de la miséricorde divine.

LECTURE NARRATIVE DE LA PÉRICOPE

<i>Et c'était le lendemain,</i>	
<i>Il venait à une ville</i>	<i>du nom de Naïn.</i>
<i>Et les disciples [étaient] avec lui,</i>	<i>et une foule nombreuse.</i>
<i>Et s'étant approché de la porte de la ville,</i>	
<i>Il vit qu'ils portaient en convoi un mort,</i>	<i>le fils unique de sa mère.</i>
<i>Et, elle, sa mère,</i>	<i>était veuve.</i>
<i>Et une foule nombreuse des fils de la ville était avec elle.</i>	
<i>Il la vit donc, Jésus,</i>	<i>et eut pitié d'elle.</i>
<i>Et Il lui dit :</i>	<i>« Ne pleure pas ! »</i>
<i>Et Il vint,</i>	<i>s'approcha de la civière.</i>
<i>Et ceux, qui le portaient,</i>	<i>s'arrêtèrent.</i>
<i>Et Il dit :</i>	<i>« Jeune homme !</i>
<i>À toi je dis :</i>	<i>Lève-toi ! »</i>
<i>Et s'assit ce défunt-là</i>	<i>et commença à parler.</i>
<i>Et Il le donna</i>	<i>à sa mère.</i>
<i>Et la crainte s'empara</i>	<i>de tout le monde.</i>
<i>Et ils louaient Dieu,</i>	<i>et disaient :</i>
<i>« Un grand prophète s'est levé parmi nous,</i>	<i>et Dieu a visité son peuple ! »</i>
<i>Et s'échappa à son sujet cette parole,</i>	<i>dans toute la Judée.</i>
<i>Et en tout lieu</i>	<i>des alentours.</i>

PROCLAMATION PERFORMATIVE DU RÉCITATIF

Et c'était le jour d'après,
Il venait à une ville *du nom de Naïn.*
Et les disciples [étaient] son Peuple, *et une foule nombreuse.*

Et s'étant approché de la porte de la Ville,
Il vit qu'ils portaient en convoi un mort, *le fils unique de sa mère.*

Et, elle, sa mère, *était veuve.*
Et une foule nombreuse des fils de la Ville était son Peuple (à elle).

Il la vit donc, Jésus, *et eut pitié d'elle.*
Et Il lui dit : *« Ne pleure pas ! »*

Et Il vint, *s'approcha de la civière.*
Et ceux, qui le portaient, *se tinrent debout.*

Et Il dit : *« Jeune vierge !*
À toi je dis : *Tiens-toi debout ! »*

Et s'assit ce défunt-là *et commença à parler.*
Et Il le donna *à sa mère.*

Et la crainte s'empara *de tout le monde.*

Et ils louaient Dieu, *et disaient :*
« Le Prophète Maître s'est tenu Debout en nous, et Dieu a constitué son Peuple ! »

Et s'échappa à son sujet cette Parole, *dans toute la Judée.*
Et en tout lieu *à l'entour d'eux.*

F.G.